

Induction, identification et distanciation

L'induction, considérée comme «paradigme caché de la communication» apparaît comme un concept très riche grâce auquel la réflexion fondamentale plus que jamais nécessaire aux sciences de l'information et de la communication pourra peut-être progresser. La présente contribution s'inscrit dans cette ambition.

Elle montrera tout d'abord qu'un examen attentif du concept d'induction ne peut que conduire à un renversement méthodologique et épistémologique complet. Comme on ne peut facilement problématiser l'induction en raison de son caractère flou, ambigu ou imprécis, il faudra changer radicalement de point de vue et explorer de nouvelles méthodes de recherche.

Ensuite, l'induction sera examinée sous l'angle de la «théorie distanciatrice», c'est-à-dire en fonction des concepts dialectiquement croisés de l'identification et de la distanciation. Pour parvenir à s'approcher au plus près de la complexité du sujet, deux modélisations successives seront présentées. La première montrera que l'identification est le moteur de l'induction, la seconde que la distanciation en est le catalyseur.

La contribution s'achèvera par une tentative d'explicitation d'exemples visant à montrer (induire?) le caractère opératoire de la théorie distanciatrice.

De la tentative de décrire le mode de fonctionnement de l'induction à un retournement méthodologique et épistémologique

Observée au microscope¹, la communication apparaît bien souvent comme une action à distance, d'où le recours au concept d'induction, bien adapté à traiter de ce type de processus. De ce point de vue, la problématique centrale de ce colloque paraît légitime: derrière la communication, il y a forcément une chose qui ressemble à l'induction. Mais cette pétition de principe acceptée, les difficultés commencent avec notamment le fait qu'en physique, l'induction produit des effets que l'on peut observer, mesurer ou employer, sans que pour autant quiconque puisse expliquer sa nature.

L'induction est une force électrique et magnétique découverte par Faraday en 1831. Comme on le sait, les physiciens parlent de «force» quand il ne savent pas décrire une «chose qui agit». Personne ne sait ce qu'est réellement la gravitation même si on sait en calculer tous les effets depuis longtemps. Parmi toutes les

1 Évidemment en référence à Joël de Rosnay.

caractéristiques générales des forces, il en est une qui devrait nous intéresser particulièrement, à savoir sa propagation instantanée et illimitée. Une force est intemporelle, le temps n'intervient pas dans les équations qui la décrivent et simultanément, elle est illimitée, au moins tant qu'il n'y a pas d'obstacle.

La caractéristique spécifique la plus importante de l'induction tient dans le fait qu'elle ne se manifeste que s'il y a **mouvement** (entre deux grandeurs, une électrique et une magnétique (ou électromagnétique)²). Une analyse de l'induction pourrait être tentée à l'aide des équivalences shannoniennes entre information et négentropie ou encore de Brillouin entre information et énergie, et si comme certains le pensent, l'énergie était de l'information en mouvement³, le lien avec l'induction serait assez facile à établir, au moins au plan formel, mais ceci n'entrant pas dans le cadre réflexif proposé pour la présente communication, nous laisserons cette question ouverte en suggérant aux organisateurs de la soumettre à l'examen collectif.

Le second apport de la physique à la connaissance de l'induction tient dans la valeur d'opposition⁴ l'induction s'oppose toujours au changement, ou inversement, le changement s'oppose à elle, ce qui montre qu'elle s'exerce dans une relation rétroactive⁵ cette idée va nous servir pour la suite.

Ces principes rappelés, il est clair qu'aucun physicien n'est en mesure d'expliquer ce qu'est réellement l'induction même s'il sait la mesurer et en prévoir les effets. D'où le trouble du théoricien en sciences humaines et sociales qui se demande ce qu'il peut bien dire d'un tel concept, flou, ambigu, souvent difficile à observer ou isoler.

Si l'on se penche du côté de la rhétorique ou des sciences humaines ou sociales, on ne trouve guère d'apports décisifs⁴. On peut citer Aristote et la stérilité des syllogismes "inductifs", John Stuart Mill (1843) avec l'induction amplifiante ou généralisante, ou plus proche de nous parce que revitalisée par les cognitivistes, l'opposition entre le raisonnement basé sur l'induction (également appelé inférence logique) opposé à la déduction. Quant à la psychométrie avec les comportements psychomoteurs, elle n'a pas dégagé de théorie générale de l'induction qui pourrait nous servir. L'étymologie n'est pas d'un grand secours non plus sauf pour rapprocher *induire* et *conduire* et dégager le sens souvent péjoratif d'*induire en erreur*... Nous y reviendrons par la suite.

C'est sûrement du côté de l'épistémologie que l'on trouvera le plus de réflexions sur l'induction, mais dans un sens qui n'est pas

2 Par exemple, le déplacement d'une masse magnétique dans un champ uniforme et stable engendre instantanément un courant et inversement, la variation d'un courant crée une attraction magnétique, le haut-parleur et le moteur (à induction) en sont les applications les plus connues.

3 Cf. Séminaire d'étiomédecine, Dr Jean-Louis BRINETTE, Mulhouse, SEEF, 1996.

4 Nous avons volontairement minoré cette partie de la recherche, en prenant pour hypothèse que d'autres intervenants au présent colloque sont certainement plus qualifiés pour examiner la genèse philosophique du concept.

le nôtre ici, même si des recoupements sont évidemment possibles⁵ : L'induction serait le naturel inavouable de la science. Une fois chassé par la rationalité (ou le rationalisme?) de l'hypothético-déductivité, elle reviendrait au galop pour "polluer" les raisonnements ou les raisons. Et s'il est vrai que la science contemporaine a mis des siècles pour s'affranchir des démarches empiriques (induction et empirie sont souvent confondues, même à tort), beaucoup s'accordent, avec Bachelard, pour considérer que l'induction n'est pas inutile au début d'une recherche, au moins comme "activateur cognitif". Un examen épistémologique complet devrait encore et surtout examiner les liens entre l'induction et le concept systémique d'émergence ou de régularité, mais ceci ayant été brillamment traité par Moles, nous renvoyons le lecteur à son ouvrage quasi définitif sur cette question.

Après ce tour d'horizon trop rapide des principales interrogations épistémologiques, on peut revenir un instant sur les techniques d'investigation considérées comme incontournables... Les méthodes « traditionnelles » passant par une problématisation ne fourniront aucun résultat significatif, ne serait ce qu'en raison de la difficulté de trouver des variables à combiner. Quant aux « mesures », réalisées avec des enquêtes ou des questionnaires, elles exigeront beaucoup d'énergie pour être correctement menées sans la moindre certitude de pertinence, tant les interactions apparaissent nombreuses et difficilement interprétable. Enfin, au stade actuel de la conceptualisation de l'induction, il ne semble pas que l'on puisse suffisamment l'isoler du substrat dans lequel elle se manifeste, et qu'à contrario, à trop l'isoler, on supprime ses interactions dynamiques avec son environnement et donc que l'on n'observe plus rien.

Face à ce dilemme méthodologique, Abraham Moles, comme indiqué plus haut, dans son dernier ouvrage, publié en 1990, *Les Sciences de l'imprécis*⁶, a tracé la voie : la meilleure méthode consiste à modéliser la réalité observée, c'est-à-dire, à rechercher un cadre formel regroupant un nombre adéquat de variables paramétrables dont les variations concomitantes accompagnent le

5 Nous avons examiné en détail ces questions dans divers travaux, entre autres à propos du concept de schématisation qui recoupe l'induction, alors opposé à la transduction. Le point de départ en fut l'opposition démontrée pour la première fois par Jean DEVEZE entre schéma inducteur et schéma transducteur in *Schéma transducteur et schéma inducteur*, article photocopié, SBS, 10/06/1989. Voir aussi Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, [1958], 1989, p. 20 (note). Ensuite, nous avons proposé des chaînes sémantiques décrivant les schèmes inducteurs ou transducteurs (*Pensée graphique et logique circulaire : les pièges à concepts* in *Revue de la Société de Bibliologie et de Schématisation*, n° 32, mars 1990). Enfin, dans le document d'accompagnement de la soutenance de notre mémoire d'habilitation à diriger des recherches (Paris 7, 1992), nous sommes revenus sur cette question avec un examen des travaux de Popper et de Moles sans oublier Bachelard (une partie de ces travaux se trouve synthétisée dans notre polycopié de conseils méthodologiques destiné à des étudiants de maîtrise).

6 Seuil, 1990.

phénomène et dont la forme même rend compte de l'évolution. La modélisation permet de comprendre (au sens de «prendre du sens avec») et de réaliser de la prospective. Ce sera notre méthode.

Les avantages de la modélisation

Les techniques de modélisation permettent de repérer, de tenir compte, d'intégrer, de traiter des interactions faibles, imprécises (au sens de Moles) et partant, de mieux analyser et comprendre des phénomènes fins ou flous. Elles permettent aussi une meilleure évaluation des résultats, car elles rendent plus explicites les raisonnements employés parfois implicitement, les passages conceptuels complexes (au sens de Michel Serres) elles dévoilent des problématiques sous-jacentes, elles révèlent des interdépendances non prévues de variables que l'on avait imaginées ou posées comme indépendantes.

L'outillage conceptuel apparaît très vaste et en perpétuelle évolution : matrices d'interaction ou de choix, graphes, profils type, scénarios-types, tableaux et matrices multidimensionnelles, voire générateurs de systèmes experts ou à base de connaissance.

Retour sur une définition de l'induction

Dans la rhétorique classique, l'induction est un procédé permettant d'agir sur autrui pour le conduire à adopter le point de vue souhaité par l'inducteur (et qui n'est pas forcément le même que le sien, les stratégies inductives étant évidemment plus raffinées qu'une simple et vulgaire (?) force de conviction). À cet effet, la rhétorique a eu le temps d'inventer de nombreuses techniques complémentaires de l'argumentation, certaines assez efficaces comme la recherche d'assentiments (exploitation de la rétroaction des cybernéticiens), les silences d'approbation ou de recueillement, les gestuelles d'accompagnement ou de soulignement, etc. Au niveau le plus élevé, la maïeutique socratique s'inscrirait aussi dans le champ de l'induction : il s'agirait de faire découvrir ou (re)-construire l'enveloppe formelle (abstraite) des schèmes de pensée souhaités pour déboucher soi-même sur la connaissance. Tout pédagogue devrait être un inducteur... Mais ces approches, pour estimables et utiles qu'elles

7. «L'observation est une interaction faible (...) L'expérimentation est une interaction forte.», Abraham MOLES, *Les sciences de l'imprécis*, Paris, Seuil, 1990, p.79.

8. Cf. le polycopié cité supra. Dans notre thèse, *Les médias et la vie sociale*, Université Paris 7, 1988, nous avons recouru à des générateurs de systèmes experts pour modéliser des profils types identificateurs et distanciateurs. Voir aussi, outre le livre de Moles, les ouvrages de Judith Schlanger, d'Ilia Prygogine ou de Karl Popper.

9. Voir évidemment le dernier ouvrage de Philippe BRETON sur cette question, *L'Argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 1996.

soient, ne suffisent malheureusement pas à rendre compte de la complexité du phénomène inductif.

Pour construire une modélisation efficace, on peut partir d'une définition partielle mais suffisamment ouverte parce qu'interactionnelle et dont voici les bases¹⁰

- L'induction serait une action à distance sur une cible individuelle (pour simplifier, la présente analyse traite d'une interaction entre deux individus distants ou en face à face¹¹ l'induction collective sera examinée plus tard).
- Cette action serait consciente ou non, volontaire (ou « intentionnelle » au sens de Searle) ou non.
- Dans l'interaction, l'inducteur chercherait à déclencher un *mimétisme cognitif* de l'induit, mais cette opération est évidemment réversible, l'induit pouvant lui aussi se transformer en inducteur dans une sorte de « calibration » dynamique et rétroactionnelle¹⁰. Dans cette hypothèse, l'induction serait orchestrale (au sens de l'École dite de Palo Alto et d'Yves Winkin¹¹), chacun cherchant à s'accorder avec l'autre.

Ainsi posés, les mécanismes de l'induction n'en sont pas plus clairs pour autant, d'où la jonction qui va être tentée à présent avec la « théorie distanciatrice » après un bref rappel des principaux résultats de celle-ci.

10 Le terme « calibration » ne doit pas être pris dans le sens qu'on lui prête de manière trop sommaire en PNL (Programmation neurolinguistique).

11 In *La nouvelle communication*, Paris, Seuil, 1981.

Les principales notions de la théorie distanciatrice

Le postulat de départ, basé sur des observations longues et minutieuses, développées dès 1983 et théorisées en 1988¹² indique que dans toute situation de communication, l'être humain oscille entre un pôle distanciateur et un pôle identificateur. Sauf dans les cas pathologiques (schizophrénie par exemple), la rotation sur chacun des deux pôles est permanente et continue. Le pôle distanciateur correspond à nos capacités innées de distanciation (c'est le recul ou la distance critique) mais aussi à un degré plus élevé appelé distanciation dialectique, laquelle n'entre en jeu que dans des circonstances particulières, moins « naturelles », et peut faire l'objet d'un entraînement personnalisé. Le pôle identificateur est en fait un triplet organisé autour de l'identification, de la projection ou transfert (aussi bien psychologique que psychanalytique) appelé IPT. Chaque individu possède son propre **profil IPT** selon qu'il est plutôt susceptible de s'identifier ou de se projeter et un **profil distanciateur** en fonction de ses capacités à prendre du recul¹³. À titre de simple exemple, on peut signaler que ces profils dépendent étroitement du sexe, au moins pour des jeunes. Les filles s'identifient nettement plus que les garçons et symétriquement, ces derniers se distancient davantage¹⁴. Nous oscillons sans cesse d'une attitude à une autre, parfois sur des intervalles temporels très brefs, ce qui signifie que nous pouvons passer quasi instantanément d'une identification puissante à une distanciation non moins forte.

À ces premières notions, encore grossières sur la théorie distanciatrice, il faut ajouter la typologie opérée sur chacun des pôles avec au premier niveau l'identification (ou projection ou transfert ou distanciation) dite **de contact ou médiée**. Grosso modo, c'est l'identification du disciple pour le maître. Pour fonctionner elle exige une présence physique et mériterait d'être étudiée au plan physiologique comme nous y invitait Hubert Montagner dès 1978¹⁵. Il n'est pas exclu que l'empathie ou l'harmonie mettent en œuvre des phénomènes physiologiques (ne dit-on pas à l'inverse « Ne pas sentir quelqu'un ? »). Au second niveau, il faut distinguer l'**IPT médiatisée** (par exemple télévisuelle) qui possède ses effets spécifiques, liés aux codes et aux effets des médias. C'est elle qui est souvent considérée comme la plus prégnante, la plus rémanente aussi, celle qui laisse des traces pour longtemps. Enfin, à un troisième niveau, on

12 In, *Les médias et la vie sociale*, Thèse, Université Paris 7, 1988.

13 À cette occasion, nous voulons saluer la présence du professeur Hubert MONTAGNER chez qui nous avons découvert, en 1979 (dans *L'Enfant et la communication*, Stock, 1978) le concept de profil type dont nous nous sommes abondamment servi par la suite. L'originalité et la rigueur de ses travaux furent pour nous des exemples.

14 Nous avons réalisé un grand nombre de mesures de ces profils, notamment sur des publics scolaires, cf. thèse, *op. cit.*

15 In *L'Enfant et la communication*, *op. cit.*

trouve l'IPT **abstraite**, c'est-à-dire par exemple l'identification à des valeurs générales telles que la liberté, le principe d'égalité, le désir de justice, etc.

Dans une communication récente, nous avons montré une nouvelle fois que ces trois degrés sont à considérer globalement, chaque individu les empruntant tour à tour, plus ou moins fortement¹⁶.

Première modélisation : L'identification est le moteur de l'induction

Cette première tentative va se centrer sur les inductions plutôt intentionnelles, conscientes ou non. La discussion consistant à savoir comment une induction intentionnelle peut-être inconsciente ne sera pas abordée à ce niveau.

Vue sous cet angle, l'induction est un processus par lequel on cherche à ce que l'autre s'identifie à soi, ou éventuellement se projette sur soi ou effectue un transfert au besoin à l'aide d'un objet (éventuellement transitionnel ou d'un simple tiers). En s'identifiant, il passera par les mêmes schèmes (au sens de Kant) et « découvrira » activement ce qu'il doit découvrir. Comme dans l'hypnose, la sortie de l'IPT est donnée par une oscillation sur le pôle distanciateur : elle revient naturellement tôt ou tard, parfois plus vite que prévu (lorsque le « contact » se brise) et l'identification inductive échoue alors avant d'avoir atteint son but. À ce stade, on n'a pas besoin de se distancier du processus, il est naturel, automatique et le plus souvent totalement inconscient : l'identification est le moteur de l'induction, c'est même la raison essentielle pour laquelle elle est un paradigme caché¹⁷.

Cependant pour affiner la modélisation, il faut recourir aux trois degrés d'IPT qui vont permettre de mieux expliciter les phénomènes les plus fins. Ils seront d'abord présentés isolément et réunis ensuite à l'aide de quelques exemples.

L'identification de contact ou médiée

Cette IPT semble très proche de la définition physique de l'induction, notamment parce qu'elle est polysensorielle. C'est la plus difficile à étudier car elle met sûrement en jeu des phénomènes de communication non verbale inconnus, tout juste entrevus dans les méthodes d'influence comme la PNL. On l'observe facilement en repérant les comportements mimétiques,

16 Nous l'avons revérifié récemment à propos des avatars télévisuels de Bernard Tapie, cf. le colloque organisé par le CREM (Centre de recherche sur les médias) à propos de *Télévision, justice et régulation*, Metz, 25 au 27 mars 1997, ouvrage à paraître aux éditions L'Harmattan.

17 Évidemment en rapprochement avec Edgar MORIN, in *Le paradigme perdu, la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973. C'est dans cet ouvrage qu'on trouvera l'intuition de Morin, présentée dans une note de bas de page selon laquelle l'identification et la projection pourraient bien être liées, ce qui est à la base de notre triplet IPT.

l'exemple le plus connu étant évidemment le mimétisme automatique auquel se livrent certains enfants en imitant systématiquement et synchroniquement tous les gestes de leur interlocuteur. Au delà du jeu, de la moquerie, ne s'agit-il pas intuitivement d'induire chez l'autre de la gêne, de la distance avec lui même? C'est même là une des suites possibles du jeu: effectuer des mouvements brutaux et non logiques en prenant provisoirement conscience des processus de leur commande. En fait, il s'agit, pour l'imité de rompre une continuité qui lui est défavorable: l'autre stratégie consistant bien sûr à demeurer immobile suffisamment longtemps.

Ces observations portent à croire que l'identification médiée concourt à des inductions de bas niveau, très «primaires», très peu réfléchies, assez peu codées au moins dans la composante non verbale. Ainsi, tout recours à l'expression gestuelle met en œuvre beaucoup d'induction, parfois en phase avec l'expression verbale, parfois en contre phase voire hors phase, tout particulièrement lorsque les propos «sonnent faux» et se mettent à induire autre chose que le locuteur exprime dans ses phrases. Ceci est très sensible dans les spectacles vivants lorsque le jeu des personnages, leur occupation de l'espace, leur gestique et leur expression se mettent à diverger, mais une bonne description de ces phénomènes exigera une modélisation plus fine qui sera examinée plus loin. L'approche indicielle peut évidemment être appelée en renfort, mais à ce stade de la recherche, elle ne peut être d'un grand secours car très formelle et factuelle: au lieu de parler d'indices, qui induisent nécessairement l'existence d'un code, même très peu élaboré, et surtout une activité volontaire du destinataire (il faut chercher les indices, c'est-à-dire passer au crible les percepts), il nous semble préférable de considérer les **stimuli** émis volontairement ou non, consciemment ou non par le destinataire en même temps que son message volontaire et codé. Nous vivons dans un continuum psychoperceptif et toute tentative d'isolation est réductrice et dangereuse pour la compréhension des phénomènes. La construction théorique de l'induction proposée ici renvoie à une interaction dynamique dans laquelle il y a simultanément d'émission et de réception de plusieurs niveaux entremêlés: stimuli pour les plus simples, signes, supersignes et informations construites, conçues alors comme superstructures englobantes mais non exclusives. Ainsi, le conférencier émet-il des informations (qu'il espère utiles et pertinentes) de façon volontaire et consciente, des supersignes volontaires par le canal gestuel ou non verbal (gestes d'ouverture, d'annonce, de renforcement d'une idée importante), des signes encore conscients mais pas forcément volontaires comme une hésitation sur un terme, et des myriades de stimuli non liés à son message, comme sa transpiration ou son tremblement: les plus chevronnées des communicateurs (ou les plus retords) étant évidemment capables d'envoyer des stimuli trompeurs, par exemple de fausse hésitation, pour gagner la sympathie et éviter un effet de «trop sûr de soi». Seuls quelques Sherlock Holmes de la communication y repéreront des indices et y attribueront un

sens, d'où notre réticence devant la généralisation de ce concept (par ailleurs fort bien défendu par ses créateurs¹⁸).

L'IPT médiatisée

Elle est moins « naturelle », plus ritualisée ou sophistiquée : la rhétorique se fait plus forte, notamment dans ses composantes audiovisuelles (cinématographiques et télévisuelles). L'observation révèle l'existence de sortes de « relais inducteurs » qui entremêlent dans une combinatoire évolutive et complexe des mimiques ou des gestes classiques (médiés) et des codes spécifiques (rythme, montage, coupes, ordonnancement des plans, effets audiovisuels divers comme mises en abîmes, ralentis ou accélérés, fractalisations, travellings rapides, panoramiques, effets d'élévation, couleurs ou dominantes, etc.). À titre d'exemple, voici quelques unes des principales inductions possibles¹⁸ :

- □ Montage de rythme lent : calme, sérénité, etc.
- □ Rythme rapide : précipitation, danger, intensité, joie, etc.
- □ Montage en parallèle ou métonymique destiné à rapprocher (ou éloigner) des réalités qui devraient être lointaines et disjointes (ou proches et connexes). L'induction est alors particulièrement manifeste : elle fera établir (ou rompre) des liens de manière subreptice et « naturelle », tellement naturelle que la plupart des induits ne s'en seront pas rendu compte et seront persuadés avoir ces idées eux mêmes.
- □ Utilisation systématique de gros plans mettant en valeur un détail « qui va avoir de l'importance par la suite ». La mode vestimentaire en serait un cas particulier.
- □ Avec les couleurs, on peut aller jusqu'à faire référence au célèbre code, aussi contradictoire que peu fondé, mais qui présente au moins le mérite d'avoir tenté une première ébauche de classification.

Le phénomène intéressant, au delà des polémiques toujours possibles sur la validité ou le fondement de codes toujours plus ou moins arbitraires réside dans le lien entre la problématique inductive et les procédures d'identification, de projection ou de transfert. La manipulation des consciences ou le « viol des foules » peuvent s'effectuer en recourant à des techniques déjà anciennes et assez éprouvées. Les « communicants » formés à la communication d'entreprise savent en principe en tirer partie : ils devraient aussi savoir s'arrêter à temps.

En conclusion, les mimesis comportementales médiatisées peuvent déclencher des inductions ritualisées, automatiques donc réductrices, d'où le fait qu'elles sont souvent associées aux autres pour ne pas trop perdre d'énergie.

18 Évidemment tirées des considérations les plus classiques sur le langage cinématographique. Peu importe ici que ces considérations soient exactes ou erronées, ce qui est intéressant est qu'on les retrouve chez de nombreux auteurs et la problématique de l'induction éclaire d'un jour nouveau des approches fort anciennes et bien connues.

L'IPT abstraite

Elle entre en œuvre sur des recherches de consensus à partir d'idées fédératrices utilisées comme base de départ ☐ grands principes républicains, valeurs permanentes, etc. L'observation révèle qu'elle présente un relatif manque de fiabilité. Rien d'étonnant à ceci : l'identification à de grands principes forcément généraux n'augure rien de la suite ☐ les avis peuvent diverger après et les processus d'induction diverger à leur tour, même à partir d'un substrat commun. En fait, cette IPT ne fonctionne bien dans le registre inducteur qu'à condition d'être complétée des deux autres, d'où la synthèse suivante.

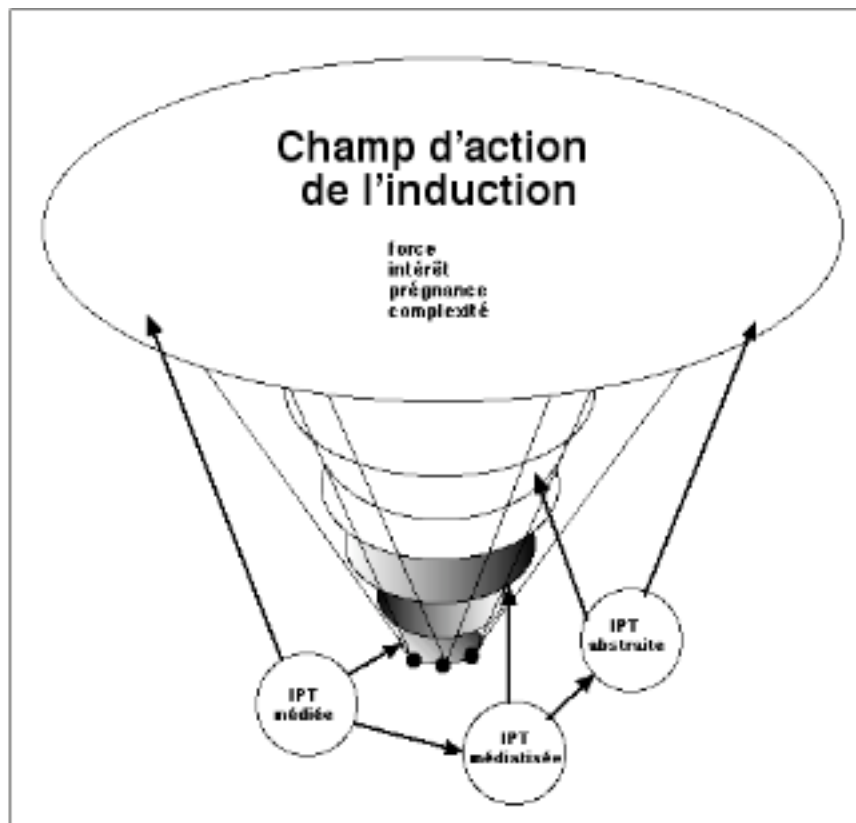
L'induction est la résultante des trois degrés d'IPT

Une observation attentive des processus d'induction montre que beaucoup d'inducteurs combinent au moins deux degrés d'IPT¹⁹. Une induction de bas niveau recourt à l'identification médiée pour conduire l'autre à adopter - ☐de manière synchrone☐ les mêmes postures, à reprendre quelques membres de phrases ou à les reformuler quasi-identiquement, modulo une adaptation auto-personnelle, à opiner du chef, à incliner la tête, etc. Le processus peut être très prégnant, l'induction sera alors très forte ou intense mais limitée en durée et en complexité ou en diversité parce qu'elle n'aura pu exciter assez de schèmes mentaux. Des études plus fines permettraient de découvrir des mécanismes plus subtils, comme par exemple que l'IPT médiée active davantage le pôle identification alors que l'IPT médiatisée excite plus la projection.

De l'identification médiée déclenchant des inductions de bas niveau mental (c'est-à-dire peu riches en terme de complexité), on passe ensuite à l'IPT médiatisée qui met en œuvre des processus aboutissant à des inductions de plus haut niveau avant de se raccorder à des identifications abstraites avec lesquelles les inductions sont plus larges et plus subtiles. On aurait ainsi une spirale inductive dans laquelle la complexité croissante de l'induction passerait par le recours obligatoire aux trois degrés de l'échelle d'IPT. Naturellement des études devraient être menées pour confirmer, réfuter ou amender cette hypothèse, ce sera peut-être une des suites de ce premier colloque. Cette modélisation a été schématisée de la manière suivante ☐

Figure 1 : Degrés d'IPT et spirale de l'induction ☐

¹⁹ À ce stade de la recherche sur l'induction, il est encore trop tôt pour disposer d'observations nombreuses et de statistiques précises. Cette partie est étayée sur quelques observations et se fixe surtout pour objectif de tracer des pistes de recherche.



Malgré son rôle utile pour un premier examen, la présente modélisation montre ses limites dès qu'il s'agit de comprendre si l'inducteur déploie des stratégies inductives et comment l'induit en emploie aussi en retour. Jusqu'à présent, pour simplifier la description, la vision interactive a été négligée, c'est pourquoi il est temps de la réhabiliter en recourant à une modélisation dynamique.

Seconde modélisation □

la distanciation est le catalyseur de l'induction

Dans la première modélisation, l'inducteur opérait pour partie sans intentionnalité consciente, ce qui pouvait correspondre au «magnétisme», au charisme naturel, mais limitait fortement l'action de l'induction ; on aurait pu la nommer «induction identificatrice». Or, l'observation montre qu'il existe des inducteurs plus subtils, fins, rusés ou raffinés, sans que pour autant les «stratégies»²⁰ qu'ils déploient excluent le recours aux processus d'identification/projection/transfert du premier niveau. De plus, il serait vain et dangereux de classer les inducteurs en deux catégories distinctes, avec d'un côté les «rustres» qui bénéficieraient du pilote automatique sans en être conscients, et de l'autre, les «aristocrates» qui se distancieraient

²⁰ Ce terme paraît impropre à cette situation, mais il sera néanmoins employé parce qu'il est pratique, même si rien ne prouve qu'il y ait toujours une volonté claire, consciente et appropriés de parvenir de la meilleure façon à un but bien déterminé.

du processus et le commanderaient en temps réel.

La théorie distanciatrice énonce que chaque individu (sauf cas pathologique) passe continuellement au cours de sa vie et selon les circonstances par ces deux stades, et qu'il n'y a pas de hiérarchie organisationnelle ou structurelle entre eux. L'induction serait le résultat de l'oscillation entre identification et distanciation. À certains moments, elle passerait quasi exclusivement par de l'IPT, à l'exclusion de toute distanciation, à d'autres, elle recourrait à de la distanciation, c'est-à-dire à une stratégie même non dite, même embryonnaire de faire fonctionner les IPT de manière intentionnelle et réfléchie.

L'« induction distanciatrice » va déclencher des mimesis successives chez son interlocuteur en réagissant simultanément aux rétroactions de celui-ci il s'agira bien d'une vision interactionnelle ou orchestrale. Pour mieux comprendre ce qui va suivre, un bref rappel de la théorie distanciatrice sera utile : chaque individu est pourvu d'un potentiel de **distanciation critique**, c'est la plus manifeste, celle à laquelle le sens commun fait référence (prise de recul, de hauteur, etc.) mais il convient de lui associer une seconde catégorie, moins uniformément répartie et nettement plus complexe, nommée **distanciation dialectique** parce qu'elle dialectise (au sens hégélien) son propre objet : dans une sorte d'effet relativiste, la distanciation dialectique distancie de la distanciation ou de l'identification. Comme nous l'avons récemment montré par ailleurs, la distanciation dialectique explique facilement que nous puissions nous identifier à une distanciation, ainsi, certaines personnes, en s'identifiant à Bernard Tapie se distancient en même temps de la justice²¹ (ce qu'avant les aventures de Tapie, les lecteurs de Shakespeare ou des poètes savaient depuis longtemps²²). Seule une modélisation dynamique est capable de rendre compte facilement de processus complexes, ambigus ou imprécis (au sens de Moles). En offrant de plus une vision alternative entre un pôle et l'autre, l'approche distanciatrice laisse de la liberté à l'être humain : la rotation incessante entre l'identification et la distanciation est le gage, le fondement ou l'émanation de la liberté ontologique, et l'induction, considérée comme leur résultante, en constitue la trace en ce sens que rien n'est jamais induit définitivement, tant l'interaction laisse de la liberté aux sujets de s'auto-induire. En se distanciant de l'IPT qu'il déclenche, l'inducteur accroît sa performance : les effets sont plus rapides, plus prégnants, plus adaptés à la situation. La trace la plus visible de ce processus correspond à des actes de réversibilité identificatrice. L'inducteur s'identifie à sa cible pour mieux la conduire au consensus, au transfert et à la recreation des idées (c'est la « communauté des esprits ») : en se mettant ainsi à la place de sa cible, l'inducteur accroît aussi la précision de son action, tout au moins jusqu'à une

21 Cf. notre communication au Colloque du CREM (Metz), *Télévision, justice et régulation*, op. cit.

22 En particulier René GIRARD, dans *Shakespeare, Les feux de l'envie*, Paris, Grasset, 1990.

certaine limite au delà de laquelle il y a basculement ou « catastrophe » (au sens de Thom et Zeeman), nous y reviendrons.

Application des modélisations à des exemples concrets

Bien qu'il n'ait pas été possible dans la durée de préparation de ce colloque de mener des études statistiques assez larges pour attester les propositions avancées jusqu'ici, nous allons examiner rapidement quelques exemples empruntés à des champs très divers pour montrer comment les modélisations proposées s'adaptent à la réalité.

1. Dans l'enseignement des mathématiques

Dans le raisonnement mathématicologique, l'induction est souvent employée, soit par le procédé trivial de l'itération, soit par celui, plus sophistiqué de la récurrence. Il est facile de montrer qu'à chaque fois, on identifie (le terme lui-même est employé) les termes ou les variables du calcul et on généralise. On pourrait croire que la première modélisation (l'identification est le moteur de l'induction) est suffisante pour rendre compte de ce processus. En fait, il n'en est rien, car l'objet de la généralisation, une fois qu'elle est effectuée, consiste justement à se distancier des valeurs numériques ou nominales. Nous l'avons montré en proposant le concept de **survision** à la fois au plan théorique pour illustrer comment la distanciation permet de découvrir des notions fécondes mais aussi au plan pédagogique pour améliorer l'efficacité des cours de mathématiques²³. Voici un schéma récapitulatif de cette opération :

1. Identification des variables : on « identifie » les termes semblables et on les traite par les règles mathématiques classiques. Ce raisonnement peut devenir très raffiné (et fécond) dans le domaine des « équations dimensionnelles » ou on traite des grandeurs physiques et où l'on trouve des lois uniquement en raisonnant sur leur forme mathématique et/ou leurs unités. Dans ce cas, l'identification est bien le moteur de l'induction, celle-ci progresse grâce à celle-là, ou en d'autres termes, l'enseignant qui induit fait éclore des processus d'identification chez ses élèves.

2. La distanciation intervient à deux niveaux : en premier lieu avec ceux qui ont opéré la généralisation car ils ont acquis la capacité de traiter tous les cas semblables (c'est même l'objectif premier de la formalisation mathématique) : le maître inducteur aura fait acquérir à ses élèves une capacité opératoire suffisante pour traiter seuls tous les problèmes de la même classe : il aura réalisé une induction distanciatrice, puisque l'autonomie de ses élèves sera basée sur le formalisme distanciateur.

En second lieu, et de manière plus facile à comprendre (ou à

²³ Cf. *La Survision*, in *Revue Communication et langages*, n°84, 2ème trimestre, mars 1990.

induire...)²⁴, le maître pourra recourir à la distanciation *pour se mettre à la place de celui qui ne comprend pas*. Pour caricaturer (un peu) la réalité, on peut avancer que le « mauvais » enseignant ne pratiquera que l'induction identificatrice (en n'étant capable que de s'identifier à l'élève qui comprend ou pour l'identification abstraite, au raisonnement élégant) et n'obtiendra aucun résultat des autres élèves (de ceux qui ne s'identifient pas spontanément aux structures) alors que le « bon » enseignant saura se distancier des beaux raisonnements et pratiquera l'induction distanciatrice. Mais comme il ne s'agit pas d'oublier qu'il s'agit des maths, la distanciation sera bornée par l'identification aux structures, ce que seule la distanciation dialectique explique facilement.

Rappelons qu'il ne saurait être question de classer de manière arbitraire et définitive les individus entre deux catégories d'inducteurs, chacun d'entre nous passant vraisemblablement d'une attitude à une autre, mais cette question demeure évidemment ouverte et justifierait peut-être des recherches complémentaires que ce colloque pourrait ouvrir.

2. Dans la rhétorique argumentative classique

Dans son ouvrage consacré à l'argumentation, Philippe Breton²⁵ présente une analyse de la séquence de *La Liste de Schindler* de Steven Spielberg dans laquelle Schindler tente de convaincre le tortionnaire Goeth, patron d'un camp de travail, de cesser de tirer au fusil à lunettes au hasard et pour son plaisir sadique sur les prisonniers. Breton montre que pour parvenir à ses fins (convaincre Goeth de ne plus les abattre) sans pour autant se démasquer, Schindler « commence donc par justifier ce que lui même réproouve : la brutalité meurtrière "ordinaire" des SS »²⁶.

Naturellement, Schindler fait de l'induction, et sûrement de manière volontaire et consciente (au moins dans le film). Nous voyons à l'œuvre à la fois un embryon de la première modélisation, bien vite réprimée parce qu'inutile et dangereuse et surtout une magistrale application de la seconde modélisation. En voici le mécanisme schématisé :

Schindler comprend qu'il est impossible de se « contenter » d'induire le SS Goeth par identification à ses victimes car celui-ci est totalement imperméable à toute compassion ; si Schindler avait tenté d'en appeler à son humanité, il aurait lui-même fini en martyr. De sorte que pour induire chez Goeth l'idée d'arrêter ses crimes sadiques, Schindler utilise l'induction distanciatrice, il s'identifie au SS en se distanciant concomitamment des victimes, notamment en reprenant ses « arguments » et en abandonnant momentanément son identification à elles : « On le tue nous même et se sent encore mieux après... ». Dans l'interaction, l'identi-

24 Le lecteur aura compris que, pratiquant une certaine autoréférence, nous tentons de mettre en pratique dans cet article quelques techniques d'induction, au moins de premier niveau...

25 Philippe BRETON, *L'argumentation dans la communication*, op. cit.

26 *Ibidem*, p.99.

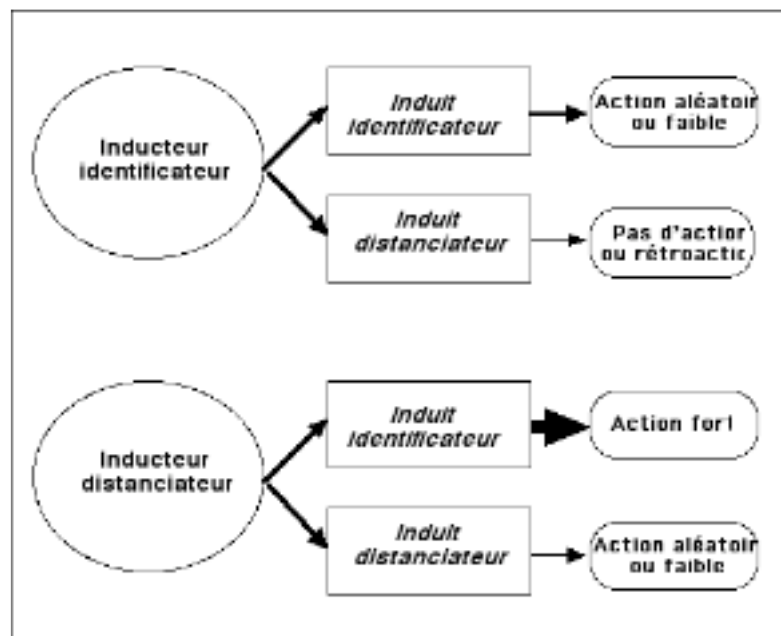
fication et la distanciation alternent au service de l'objectif de Schindler.

En somme, l'argumentation est une superstructure logique et langagière de processus eux mêmes beaucoup plus profonds qui ont pour nom induction et identification. Dans l'argumentation, on cherche évidemment à induire une opinion, un avis, un affect en recourant tantôt à l'identification (c'est l'agrément, la comparaison, la parabole, et autres catégories rhétoriques), tantôt à la distanciation (appel à la raison, à la logique, etc.), mais comme nous avons essayé de le montrer il faut atteindre un niveau plus grand de complexité ou d'ambivalence pour rendre compte de la diversité, de la richesse et de la complexité des interactions communicationnelles²⁷.

On peut conclure de ces exemples qu'il n'y a sûrement pas de code général de l'induction parce que la combinatoire des stimuli, signes, supersignes et informations demeure non déterministe, notamment en raison du postulat de rotation incessante du dipôle distanciation/identification.

On peut aussi esquisser une schématisation des types d'interaction entre inducteurs, tant il est vrai qu'il n'y a pratiquement jamais un inducteur dominant et un induit dominé mais en principe deux interactants inducteurs et induits²⁸.

Figure 2 : Classification des actions possibles de l'induction



Ce schéma illustre que le seul cas où l'on peut s'attendre à une action forte de l'inducteur sur l'induit est celui dans lequel

²⁷ Une voie de recherche semblerait là aussi s'esquisser²⁸ tenter de réinterpréter la rhétorique et l'argumentation à la lumière de l'induction, de l'identification et de la distanciation.

l'inducteur est du type distanciateur et l'induit identificateur. Naturellement, des protocoles de recherche appliquée devaient être définis pour vérifier ou infirmer les grandes tendances illustrées ici.

Vis-à-vis de ceux qui auraient été tentés de croire que l'induction est une manipulation systématique des consciences, ce schéma montre qu'hormis un cas, certainement peu répandu, rien n'est acquis en la matière et que la réciprocité est de règle. A contrario, on peut aussi s'attendre à ce que certains individus, particulièrement performants dans l'induction distanciatrice prennent un ascendant énorme sur leurs interlocuteurs, ceci étant de plus amplifié par les caractéristiques des identifications médiatisés, fortement prégnantes ou rémanentes. Mais même dans ces circonstances, la rotation entre identification et distanciation empêchera l'induction de fonctionner trop longtemps. Il y aurait peut-être là une voie de recherche sur les blocages identificateurs vis-à-vis d'individus, de jeunes notamment particulièrement exposés et victimes de mécanismes d'induction manipulatrice. Naturellement, une réflexion concernant les relations sur l'induction et le pouvoir pourrait être menée, même si a priori, on peut avancer que sauf si l'on se trouve face à une hiérarchie rigide (et encore) l'être humain cherche toujours à induire. Le subalterne veut induire son chef et le chef « moderne » (non coercitif) cherche bien davantage à convaincre ou induire qu'à obliger.

Avant de conclure, il apparaît utile de revenir sur quelques interrogations importantes vis-à-vis des modélisations présentées ici. Parce qu'elles paraissent les plus déterminantes, seules deux questions seront examinées : l'induction est-elle totalement réductible à l'IPT d'une part, et les risques de l'induction pour l'inducteur lui-même de l'autre.

L'induction est-elle totalement réductible à l'IPT ?

Cette question a évidemment été au cœur de l'avancement de la présente réflexion, et ce colloque va certainement y apporter d'autres éléments de réponse. Cependant, par souci de cohérence logique, il nous a paru indispensable de revenir sur les modélisations proposées.

Les définitions successives de l'induction, empruntées à des champs très différents de connaissance (physique, logique, rhétorique, psychologie, etc.) se sont toutes révélées insatisfaisantes et c'est peut-être par un raisonnement a contrario que nous allons réexaminer la validité du recours au concept d'identification (entendu en tant qu'IPT) comme fondement de l'induction. Certains thérapeutes savent bien qu'au cours d'un examen clinique, il faut prendre garde à ne pas induire quoi que ce soit au patient sous peine de fausser toutes les mesures qui s'ensuivent. Un regard, une attitude ou une parole peuvent modifier quasi-instantanément l'équilibre physiologique ou psychosomatique de l'individu : ceci est bien connu dans l'action

de rougir, ou plutôt de faire rougir. Dans l'entretien clinique, le médecin ne doit pas induire des réponses par des attitudes du genre «vous êtes bien sûr de...»

Et si, malgré lui, il agit ainsi, s'il induit une réponse par les stimuli, les signes ou supersignes qu'il émet, n'est ce pas par ce qu'il se met à la place de l'autre (par compassion, par amour, par passion de son métier) ou parce qu'il y projette ce qu'il souhaite y trouver, ou encore, plus rarement et de façon plus complexe, par le transfert qu'il opère entre le patient, lui même et une image réelle (vécue) ou symbolique (sublimée) du «patient idéal» ou du «thérapeute parfait»? Pour quelle autre raison profonde induirait-il si ce n'est justement parce qu'il projette, même inconsciemment une vision personnelle de son patient, une image constitutive de sa propre intériorité? Certes, ces attitudes sont peut-être rares (ou difficiles à repérer car souvent cachées ou refoulées), mais elles correspondent bien aux descriptions qu'en font les patients lorsqu'on les interroge. Point n'est besoin d'aller chercher des exemples dans la cure psychanalytique (où l'induction risque d'être déterminante et assez facilement visible), quelques observations sur la manière de prendre le pouls ou la tension l'attestent aussi, même si elles sont moins faciles à mener.

Les «bons» thérapeutes ne doivent pas induire, c'est même l'objectif du long entraînement qui leur est imposé et peut-être aussi la raison de leur réticence ou de la quasi obligation déontologique de ne pas traiter leurs proches (sauf dans les cas d'urgence) — la sympathie serait trop forte et l'induction aussi. Les IPT à cause desquelles ils risquent de commettre des erreurs dans leurs diagnostics semblent bien être un entremêlement (ou une combinatoire?) entre ce qui est du niveau du médié (identification à la consultation du «patron», projection sur le cas d'école, trop parfait pour être vrai), et ce qui appartient au médiatisé (par les techniques médicales omniprésentes) et surtout à l'abstrait (identification aux schèmes hypothético-déductifs, à la logique du diagnostic, aux combinaisons de symptômes, etc.²⁸).

Dans un tout autre domaine, celui de l'investigation policière (ou journalistique), l'induction fonctionne sur les mêmes bases — lors d'une confrontation avec le suspect, le policier cherche à induire à partir de techniques identificatrices ou projectives. On pourrait présenter beaucoup d'exemples de même nature dans lesquels le rôle moteur de l'identification paraît éprouvé. La seconde question va permettre de parfaire l'examen de la première en la complétant du côté de la distanciation.

Les risques de l'induction

28 Dans des recherches précédentes, nous avons établi comment de nombreux scientifiques s'identifiaient au problème qu'ils traitaient, par exemple Jacques MONOD : «Je me suis moi-même surpris, n'ayant à force d'attention centrée sur l'expérience imaginaire plus rien d'autre dans le champ de la conscience, à m'identifier à une molécule de protéine.», in *Le Hasard et la nécessité*, Paris, Le Seuil, 1970, p. 170.

Comme ceci vient d'être souligné, l'induction peut présenter des risques tant du côté de l'inducteur s'il ne la maîtrise pas dans les situations où il est impératif de la faire disparaître (dans la totalité des thérapies) ou de l'induit si on aboutit à une manipulation, même involontaire et/ou inconsciente.

Induire inconsciemment constitue, on l'a vu, un risque de première grandeur pour le thérapeute (et surtout son patient...). À trop s'identifier à sa cible (ou à une pathologie supposée) et croire qu'elle réagira comme prévu, on risque des erreurs graves, notamment en matière de diagnostic : c'est ce qu'on appelle « induire en erreur ».

Le même mécanisme entrera en œuvre dans une interaction classique et déclenchera des erreurs d'induction : qui trop s'identifie, mal convainc.

C'est là que la dialectique de la modélisation montre son attrait : le remède à un excès d'IPT réside justement dans une dose suffisante de distanciation : le « bon » inducteur sent s'il en fait trop et cesse son identification à temps. On pourrait dire, pour en revenir à la définition physique donnée au début que l'induction ne peut se dérouler efficacement que s'il y a mouvement, échange ou rétroaction.

Conclusion

La thèse centrale présentée dans cette communication consistait à établir que le moteur de l'induction est l'identification (ou pour être plus précis la triade IPT, identification/projection/transfert), ce qui nous a conduit à montrer qu'en toutes circonstances *l'induction est une combinatoire dynamique des trois niveaux d'IPT*. La fonction phatique de la communication correspond à l'identification médiée, laquelle semble avoir un rôle important dans les processus inducteurs. Avec les médias, on passe à l'identification médiatisée qui possède des caractéristiques spécifiques qu'il conviendrait d'étudier en détail : s'il existe une rhétorique télévisuelle, il doit exister en amont une induction médiatique spécifique. Quelle que soit la situation, le recours à l'IPT abstraite semble attesté, elle mène directement à l'argumentation, laquelle, bien qu'outil descriptif puissant ne peut rendre compte ni de l'enchevêtrement des niveaux, ni de la dynamique de l'interaction.

Mais ce que cette recherche a fait découvrir, c'est que si l'identification est bien le moteur, *c'est la distanciation qui est le catalyseur*. Sans distanciation, l'induction n'obtiendrait que de médiocres performances, et c'est le continuum distanciation/identification qui seul peut rendre compte de la diversité des aspects et de l'importance de l'induction dans la communication.

Nous avons également évoqué plusieurs pistes de recherche novatrices (induction et degrés d'IPT, typologie des inducteurs et des interactions inductives), puisse ce colloque permettre de les suivre avec profit.

Pour conclure, il nous semble que l'induction est bien au cœur du processus de la communication humaine, même si d'autres

aspects n'en dépendent pas. Il est en effet des moments dans lesquels on peut peut-être communiquer sans chercher à persuader ou convaincre²⁹, mais même dans ces circonstances, la liberté immanente du concept d'induction (et derrière lui de l'identification) permet d'affirmer *qu'induire n'est pas nécessairement chercher à convaincre* (la pédagogie est un exemple suffisant). L'induction, de par son origine dialectique serait peut-être davantage un processus de transfert de matrices³⁰. On ne cherche pas systématiquement à imposer un contenu mais une forme, un cadre (*frame*³¹) de reconstruction autoperpersonnelle de significations. Dans cette perspective, l'induction pourrait être définie comme un transfert d'excitation de réseaux sémantiques et c'est du côté des sciences cognitives mais aussi de l'esthétique que nous pourrions compléter nos recherches. «Esthétique et induction» pourrait être le thème d'un futur colloque.

Si cette communication est réussie, elle a dû induire une excitation de vos réseaux sémantiques et vous permettre de vous construire une représentation de l'induction proche de celle de l'auteur. Il ne reste plus qu'à les faire fructifier.

Pr Jean-Luc MICHEL
Université de Saint-Étienne - France - avril 1997

29 C'est même cette approche qui est à la base du concept de «communication persuasive», voir Éric DACHEUX, *Les stratégies de communication persuasive dans l'Union européenne*, Paris, L'Harmattan, 1994, chapitres 1 et 2.

30 Un peu au sens où l'entendait Pierre LEVY, dans *La machine Univers*, Paris, La Découverte, 1987, quand il cherchait à déterminer une des spécificités de l'art moderne avec le concept d'instanciation de matrices.

31 Pour faire allusion aux travaux de Marvin MINSKY, *La Société de l'Esprit*, Paris, InterEditions, 1988.